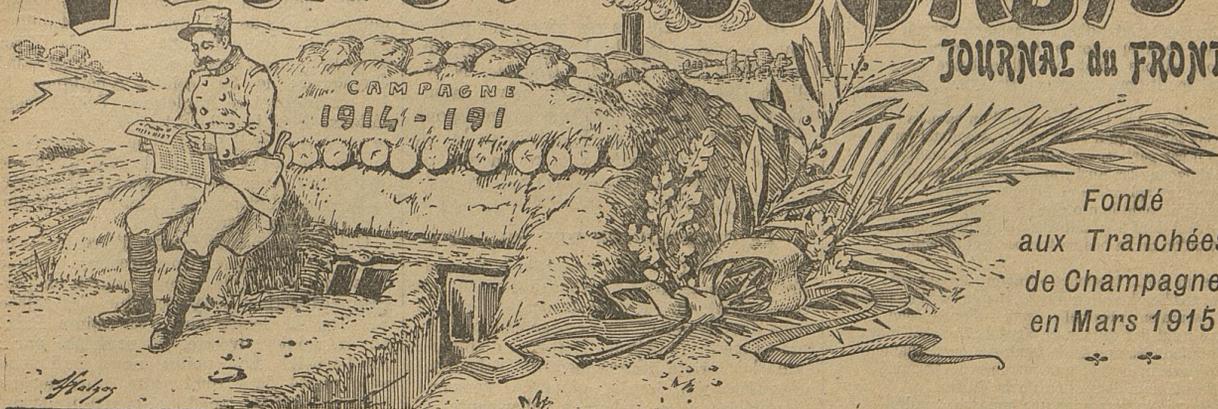


L'ÉCHO DES GOURBIS

JOURNAL du FRONT



Fondé
aux Tranchées
de Champagne
en Mars 1915

N° 33
JANVIER - FÉVRIER
1918

ABONNEMENTS
SOLDATS (Un an)..... 5 fr.
CIVILS (Un an)..... 10 fr.

S'adresser à
L'ÉCHO DES GOURBIS
SECTEUR : 5

Le Numéro
10 Centimes

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

A VOS LYRES!!!

EN PASSANT

à Mademoiselle BONIN, directrice de l'École Salneuve et à ses élèves.

Plus de bruit au hameau ! Les pierres sont en deuil
Leur silence si lourd n'est qu'un vivant cerceuil
Où frémissent encor les heures abolies.
Pierres du vieux pays, par les maux ennoblies,
Quel être saura donc par de purs chants vainqueurs
Magnifier pour tous vos sublimes douleurs ?

Riches demeures et misérables chaumines,
Hutte du bûcheron, trépidantes usines
Que l'effort régénait de ses fécondes loix,
Le bonheur installé au mystère des toits
N'appelaient pourtant point les heurs assassines,
Les meurtres et les viols, les canons aux abois...

Mais la maison est morte...

Une immense crevasse
Dans le toit fracassé retient le vent qui passe.
Comme de larges yeux frappés de cécité
Les fenêtres, trous noirs, sont vides de clarté.
Seul, un vieux chat très las, que le passant appelle,
A l'antique foyer est demeuré fidèle.
Briques rouges d'antan et froides pierres glabres
Ont l'attristant éclat de l'acier clair des sabres
Qui traçant au hasard de leur roide chemin
Des entrailles et des déchirures sans fin.
Le ciel toujours est bleu. Même la brise apporte
Quelque neuve fraîcheur.

Mais la maison est morte...

Peut-être quelque jour de l'avenir lointain,
Dans le sol dévasté germera le bon grain,
Que de l'ombre naitra l'irradiante vie,
Puisque vous étiez là, ô fillette jolie :
Vos précieux souris égayaient la maison.
Quand la nuit apportait du fond de l'horizon
Ses vacillants flambeaux, n'étiez-vous pas assise
Après du feu bien clair ? Lissant sa barbe grise
Grand-père vous faisait de fantasques récits,
Longtemps il causait d'eux qu'il appelait *maudits*.
Eux qui vous prirent tout, eux qui voulaient la
France...

Leur rage a tout souillé dans sa triste démenée :
Le berceau de l'enfant, le reposoir des morts !
Ne pleurez pas, enfants, nous serons les plus forts.
Bien qu'il ne reste rien de vos joies éboulées,
Bien que l'écho d'hier fuie à toute volée.

Ils ont quitté joyeux et le champ et la plaine
Nos gas ! Ils sont partis souffrir cette gehenne.
Loin de l'avenir chaud du trésor des moissons,
Emportant leur bonheur aux gueules des canons.
L'espoir brillait au fond de leurs mâles prunelles ;
Ce n'était que chansons du plus loin des venelles ;
Un seul rêve habitait dans l'abîme des yeux.
Où les pleurs retenus ne voulaient de peureux.

Fuyez, rians vallons, pleurez sources limpides,
Et vous, enfants, séchez vos paupières humides !
O cloches résonnez, sonnez un triste glas
Dans le village en deuil, ils ne reviendront pas.

Un soir les a surpris sans le regret d'un râle
Tombés par le vouloir d'une inconsciente balle,
Pour dormir, dans la mort, du sommeil éternel.
Point de tombeau pour eux ; même le sort cruel
Voulut taire leur nom — Demain, c'est LA VICTOIRE !
De ces noms brillera le lustre de la Gloire !

O le profond sillon à travers le sol roux
Qu'osa tracer le soc d'une haine sanglante !...
On voit des grains de sang sur les branches de houx...
Travaille forgeron ! Sur l'enclume sonnante
Que ton effort crispé ne demeure en chemin,
Martèle sans arrêt rempli d'ardeurs nouvelles !
Avec les fers tordus, fais-nous des vies plus belles,
Et sors des noirs charniers le Rêve de Demain !

Pierre LE HOUX.

56^e d'infanterie.

MÉCRIN (Meuse), Décembre 1914

**

A ROBINNE

Madame, pour fêter l'éclat de votre nom,
Il faudrait marier l'ode et la cantilène !
Mais nous n'avons hélas ! ni Ronsard, ni Verlaine
Et le rythme des vers tremble sous le canon !

Cependant vous venez dans ce désert du front
Distraire nos soucis et charmer notre peine
« Roxane en jupons courts s'appela Madeleine »,
Et Robinne à Chaintrix est un peu Madelon !

Mais que vous ayez nom : Madelon ou Robinne,
Vous êtes, toutes deux, les Françaises divines
Qui versez de l'élan aux âmes des vainqueurs !

Un sourire ! Un regard ! la force est dans les cœurs !
Votre grâce sur nous, comme une fleur, incline
La pitié d'une fée et l'attrait d'une sœur.

Brigadier Richard BOURDET.

A CELLE QUI RESTE

Femme, puisque ton fils, arraché de tes bras,
Hier, s'en est allé, joyeusement, là-bas,

Sur le champ de bataille,
Où tous ont affronté la fournaise en chantant,
N'ayant qu'un seul désir : mourir en combattant,
Quand tonne la mitraille,

Femme, sèche tes pleurs ! C'est pour la liberté,
Pour l'honneur du pays qu'il offre avec fierté
Son cœur et sa jeune âme ;
Car il est de ceux-là qu'un radieux printemps
Fit soudain refléurir en héros de vingt ans,
Plains d'ardeur et de flamme !

Et quand tu rêves, seule, à ce fils bien aimé,
Alors que le vent froid, sous le volet fermé,
Siffle sa mélodie,
Tu le vois ce hussard tout habillé de bleu,
Tu le vois chaque soir, dans tes songes de feu,
Qui brandit son épée...

Il lutte sans compter ce brillant cavalier,
Car il veut rapporter des galons d'officier
Et beaucoup d'espérance.

Il voudrait être seul et le premier partout,
Fier de son uniforme et sachant avant tout
Qu'il est fils de la France !

Mais si l'enfant, demain, frappé mortellement,
Expirait au combat, pour gagner bravement
La gloire la meilleure,

Femme, mets une palme au bord de son tombeau
Et sache qu'il n'est rien au monde de plus beau
Qu'une mère qui pleure...

René BEAUDOIN.
29^e d'infanterie.

**

LE CHRIST DE LORRAINE

Il se dresse là-haut le grand Christ du Calvaire
Qu'ils ont si bien visé dans leurs fureur, les fous !
Il se dresse là-haut, non loin du cimetière ;
En dépit de leur rage il est resté debout.

Sur ce symbole saint, sur cette Croix auguste
Ils se sont acharnés durant tout un été,
Mais malgré leurs tireurs voulant bien viser juste
Sur la Croix en morceaux le grand Christ est resté.

Pour juger et punir a jamais le blasphème
De ceux qui l'outrageaient avec tant de fureur,
Oui, le Christ est resté ; Maître et Juge suprême
Il se dresse meurtri contre l'envahisseur !

Suzanne de MONLISEV.

POUR LE POÈTE SYLVAIN ROYÉ

disparu à Douaumont, 24 mai 1916

Plus rien ! hantés d'un cauchemar ou bien d'un rêve,
Dans l'éternel espoir et le regret aceru,
Nous relisons la note officielle et brève
Qui ne dit rien, qui ne sait rien, rien... disparu !

Plus rien... par le récit vague d'un camarade,
Nous savons qu'il était vivant encor, tel jour,
Qu'il est parti le front haut sous la fusillade,
Dédaignant les abris, sans chercher un détour,
Avec une splendide et joyeuse démenche,
Qu'on a voulu le protéger, le retenir,
— Seul dans le grand décor de l'épopée immense —
Et qu'on ne l'a pas vu tomber... ni revenir !

Pas un mot... le silence effrayant des abîmes !
Les cris les plus navrants, les chants les plus sublimes
Ne sauraient plus hélas éveiller d'autre écho
Que celui des canons de Verdun... pas un mot !
Etouffant les appels de tendresse ou de haine,
Le glorieux brasier aux marais de Lorraine
Trace le nom de ses héros avec du feu.
Mais rejette vers nous une anonyme cendre,
Et ne dit pas s'il faut pleurer ou bien attendre,
Chercher dans les humains ou n'en parler qu'à Dieu.

Ah ! s'il ne revient pas le jour de la victoire,
Peut-être vaut-il mieux pour sa chère mémoire
Que nous ne sachions pas l'atroce vérité.
Nous garderons au cœur dans toute sa beauté
Son image perdue en une apothéose !
Loin des détails cruels son souvenir repose,
Rayon dans l'infini, parcelle d'univers,
Un absent éternel mais les yeux grand ouverts.

Nous ne chercherons pas dans les tombes affreuses,
Nous imaginerons en des sphères heureuses
Non le soldat meurtri mais le superbe essor
Du poète immortel parmi des lauriers d'or.
Sur le champ de bataille et ses horreurs tragiques
Disparu ! Mais pareil à ces héros antiques
Qui ne pouvaient mourir... transformés par les Dieux
En constellations dans la splendeur des cieux.

Suzanne TEISSIER

* *

A MADEMOISELLE LOUISE R...

Il fait nuit, il fait froid dans la sape où je veille.
Tout est silencieux et, dans l'air qui sommeille
On entend seulement le moustique atardé
Qui tourne autour d'un feu et qui vient s'y brûler.

Tout est silencieux. A côté sur la dure
Mon ami dort, j'entends son soupir oppressé.
Une souris hardie ronges sa couverture
Et je me laisse aller à de douces pensées.

Que faites-vous, Louise, en ce moment charmant
Où le rêve vous prend comme étreint un amant
Pour vous faire oublier les rigneurs de la vie ?

Voyez-vous de l'Amour les sites enchanteurs ?
Cherchez-vous à chasser le démon tentateur ?
Ou bien, tout simplement, êtes-vous endormie ?

ÉTIENNE PAUTARD.

10^e d'infanterie.

VIEUX NUMÉROS

DE

L'ÉCHO DES GOURBIS

On achèterait un bon prix les vieux
numéros de *L'Écho des Gourbis*,
surtout les numéros 1, 2, 3, 27, 22, 29,
8, 15, 21, 24, 28, 30, 31, 16, 20.

S'adresser en indiquant prix demandés
à *L'Écho des Gourbis, Secteur 5.*

LE CALENDRIER DE "L'ÉCHO DES GOURBIS"

Le journal *LE TEMPS* vient de parler sous la signature de PAUL ZAHORI, du calendrier de *L'Écho des Gourbis*. Notre illustre confrère a parlé de notre calendrier en des termes spirituels et amis pour notre petit journal du Front. Nous lui en disons nos bien vifs remerciements, et nous sommes ravis de reproduire son article. Le voici :

LE CALENDRIER DES POILUS

L'Écho des Gourbis, journal du front, nous révèle un calendrier nouveau, établi par les combattants des armées françaises, et que nous devons saluer au passage en dépit de son aspect imprévu. Notons, d'ailleurs, que la stricte observance du calendrier grégorien n'a jamais empêché personne d'apprécier à sa valeur la charmante et fraîche poésie du calendrier républicain de Fabre d'Eglantine. Or, nos poilus, dont la hardiesse est sans bornes, se sont pourtant montrés plus respectueux des traditions établies que l'auteur de la romance « *Il pleut, il pleut, bergère...* ». Ils ont gardé aux mois de l'année leurs noms anciens — depuis janvier, qui vient de *Janus*, jusqu'à décembre formé par *decem*, dont le sens est dix, et non pas douze, ce qui fâchait Voltaire. Même, l'an 1918 n'étant point bisextile, février ne figure que pour vingt-huit jours dans ce calendrier du front, qui, aux regards distraits ne deviole point d'abord ses trésors de fantaisie.

Mais, consultez-le attentivement. Vous y trouvez que le printemps commence le 5 mars. Le 14 juillet est consacré à sainte Conserve. Les bienheureux familiers, les fêtes usuelles, Pâques ou la Pentecôte, l'Assomption ou Noël, sont ignorés absolument. Les saints Babylas, Anicet, Rufin ou Optat n'ont point trouvé de place, non plus que les apôtres ou les martyrs. Cependant, quel pontife, quelle assemblée de cardinaux pourrait prendre ombrage de cette expulsion en masse ? Le 1^{er} janvier est la fête de la France, dans le calendrier des soldats. C'est à la patrie qu'ils ont songé d'abord ; puis ils ont consacré le 2 janvier à saint Poilu. Ils ont été assez canonisés par le Boche pour avoir le droit de se canoniser eux-mêmes.

Ils honorent avec discernement toutes les divinités de la guerre. Des auroles inattendues brillent du plus vif éclat. Le 4 janvier, saluez saint Pinard ; le 8, sainte Perme ; le 11, saint Rata ; le 13, sainte Fiancée, et du 21 au 23, les saints Joffre, Nivelle et Pétain. Mais les poilus ont l'air d'honorer aussi des divinités bizarres : Sainte Gale, les saintes Puces, saint Rat, sainte Boue, saint Bombardement, saint Gaz-Asphyxiant, et même les saints Boches — pluriel qui, en pareil cas, n'est point singulier. Car il ne s'agit aucunement, vous le pensez bien d'obéir à l'instinct superstitieux des païens, qui, pour se concilier les fatalités malfaisantes, leur élevaient des autels et flattaient basement les Furies en les appelant Euménides. Si nos poilus ont mis le 420, le Jour-sans-Viande, les Pieds-Gelés, le Désarmement, les Bruits-de-Paix, l'Embusqué, la Neige et la Typhoïde au rang des anges ou des martyrs, c'est pour marquer leur mépris français du danger, de la souffrance et de la lâcheté. Baudelaire et Gavroche comprendraient également cette fantaisie amère, héroïque et désinvolte.

Mais un culte sincère est évidemment rendu, le 19 février, à sainte Omelette ; le 4 avril, à sainte Justice ; le 19 mai, à saint

Cuistot ; le 10 janvier, à saint Mandat ; le 30 novembre à saint Repos. J'en passe et des meilleurs. Le calendrier des poilus indique la fête de la Marne — dès le 4 juillet, et les deux jours suivants, celles de l'Yser et de la Somme. Le 29 septembre, c'est saint Guynemer ; le 30, sainte Amérique ; le 1^{er} octobre, sainte Angleterre. Voilà le coin sérieux. Puis le calendrier, bon enfant, se remet à rire, et il inscrit dans la liste sainte le Cheval-du-Colon, dont la fête tombe le 30 mai ; l'Eponge-de-l'Adjudant, le Mouchoir, la Brosse-de-Chiendent, la Sardine-à-l'Huile, l'Arrière et le Bistro !

Où, ce calendrier mérite d'être lu — et même entre les lignes. On y découvre quelque chose qui ressemble furieusement à un programme d'action. Le 29 décembre, c'est sainte Victoire. Le lendemain, c'est sainte Paix. Le 31, saint Sylvestre, est remplacé par : Ainsi-soit-il ! Les poilus nous indiquent avec clarté dans quel ordre nous devons célébrer les fêtes attendues : la victoire avant la paix.

Paul ZAHORI.

* *

L'excellent et si vivant journal parisien *l'Intransigeant* que dirige M. Léon Bailby, a lui aussi, publié sur le *Calendrier de l'Écho des Gourbis*, des lignes aimables dont nous le remercions de tout cœur et que nous sommes heureux de reproduire :

« Je reçois à l'instant — merci, chers poilus ! — le *Calendrier de l'Écho des Gourbis pour 1918*.

Ce calendrier n'est pas ordinaire. Les noms des patrons de chaque jour y sont remplacés par un texte inattendu. Exemple :

7-L. Hôpital.

8-M. Perme.

9-M. Colis.

(O sainte Perme ! soyez leur favorable !) plus tard dans l'année :

28-M. Secrétaire du Colon.

29-M. Ordonnance du Colon.

30-J. Cheval du Colon.

Evidemment, si ce ne sont pas des saints dûment... canonisés, ce sont, au moins, des bienheureux.

Il y a encore Saint Récupéré, Saint Réformé, Saint Bourreur de crâne... La Sainte Paix doit se fêter le 30 Décembre.

Depuis l'almanach du Père Ubu on n'avait pas fait mieux. »

* *

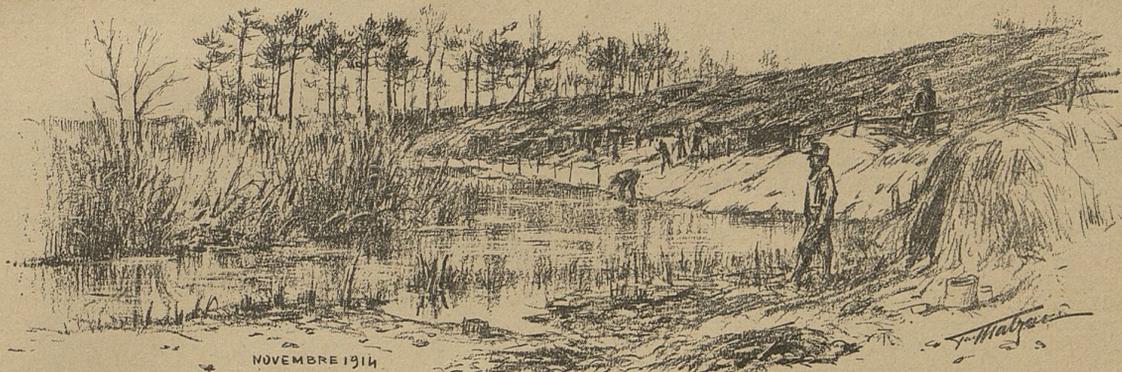
Une gentille amie de *L'Écho des Gourbis* Mademoiselle Arlette Dauphin, familièrement appelée Coco (elle a bien tout de suite une pièce de 11 ans) nous a révélé un usage du *Calendrier de l'Écho des Gourbis* qui nous a sérieusement épatés. Voici le fait tel que nous l'a simplement conté la petite provençale, car Mademoiselle Arlette est provençale et même arlésienne, comme son nom le proclame :

« Merci de *L'Écho des Gourbis* dont le calendrier m'a beaucoup amusée. Lorsque j'écris à mon oncle, je mets le nom du jour en tête de ma lettre. L'autre jour, mon amie Mimise Rey avait mis Rata en tête de son devoir mais Mademoiselle l'a effacé... elle ne savait pas que c'était le saint de *L'Écho des Gourbis*.
Arlette DAUPHIN »

* *

Nous avons fait imprimer sur beau carton et avec d'amusants dessins le Calen-

LE VILLAGE NÈGRE DES BORDS DE LA SUIPPE EN 1914



NOVEMBRE 1914

Dessiné au front par FRANC MALZAC.

drier de L'ÉCHO DES GOURBIS. On nous demande de le mettre en vente. Nous l'enverrons donc, bien volontiers, au prix de 3 francs pour les civils ; 1 fr. 50 pour les officiers, sous-officiers et soldats riches et GRATUITEMENT POUR LES SOLDATS QUI N'ONT PAS D'ARGENT. Espérons que les premiers nous permettront d'en donner beaucoup aux derniers. Dans tous les cas nous en enverrons autant que nous pourrions.

Pensées graves d'un Poilu léger

Une femme bien tournée, neuf fois sur dix, tourne mal.

Agriculture : une mamelle qui manque de bras.

Arrogance : la dignité exaspérée.

Cocotte : une poule qui a des dents.

Gazer : mettre des points sur les i en ayant l'air de les ôter.

Pour dire des bêtises il ne faut pas être bête ; pour en faire encore moins.

Cueilli dans un volume de vers cette pensée puissante :

Ah ! le doute,
le doute,
Ce canard aux lèvres de vermouth !

Et cette autre :

Qu'il est joli l'aveu jeté par la folie
Au joli, près du puits au rire de poulie !

Enfin :

Et d'un geste large
Il dispersa ses yeux
Ses yeux
Aux quatre vents !

Comme il avait raison l'auteur qui disait que la chose la plus difficile était d'écrire un français simple.

La fidélité est comparable à une vive démangeaison avec défense de se gratter... Neuf fois sur dix on se gratte.

En amour quand deux yeux se rencontrent ils se tutoyent.

Deux sourires qui se rencontrent font un baiser.

La devise d'Almeryda :

Tout passe, tout casse, tout lace.

Celle de Bolo :

Détalons des Munich...tions !

Un mot très fin n'est jamais pardonné, un gros mot quelquefois.

La dernière signature d'Eve Lavallière !
Sœur Crevette en religion.

Perles de feuilletons :

... Le vieux château délabré ne battait plus que d'une aile.

... L'enfant et le danger grandissaient chaque jour.

... Le colosse avec sa poigne de taureau.

... Elle était de ces femmes qui passent la vie à cheval sur un pedestal de louanges.

Pain : (définition dédiée au Ministre du ravitaillement) le mot de la faim.

Café : un endroit où l'on revient pour la dernière fois tous les soirs.

La devise de Clemenceau : *Vider tout.*

Thé : expression marseillaise traduite en chinois.

Canon : engin qui rend sourd. Rien de mieux pour s'entendre avec les Boches.

JO GINESTOU.

5^e Corps.

NOTRE RIRE

Notre camarade J. G. BARBARIN, directeur de *Notre Rire*, va faire paraître en librairie un roman intitulé : *Cypris, fillette de 1914*. Prix, 3 fr. 50. Adresser les souscriptions à Madame Violay, éditions de *Notre Rire*, 128, boulevard de Charonne, Paris.

LA LUMIÈRE DES MUTILÉS

Nous avons déjà signalé à nos camarades beaucoup d'œuvres de la Guerre qui savent être agréables et utiles aux combattants, en s'occupant de leur situation présente, en s'efforçant d'améliorer leur sort, en créant une noble unité d'efforts généreux entre l'arrière et le front. Beaucoup se sont consacrées aux familles de nos morts, aux veuves et aux orphelins, aux femmes et aux enfants dont le mari ou le père est tombé, ou fait son devoir en première ligne. D'autres viennent affectueusement au secours des blessés et réformés. D'autres enfin essayent de préparer l'avenir et sagement s'organisent pour donner après la guerre ou après leur réforme, à nos soldats, des places qui leur assurent la vie digne à laquelle ils ont droit. En leur offrant ces places, elles les mettent en état par leur enseignement, de connaître toutes les choses nécessaires pour bien remplir leur devoir.

Il faut chers camarades, que nous connaissions tous le plus grand nombre possible de ces œuvres qui sont, ou peuvent être, utiles à nous, à nos familles, à nos camarades, que nous et les nôtres sachions où nous adresser à l'occasion ; que nous puissions, aussi, donner des renseignements précieux à nos compagnons de la guerre ou à leur famille.

Une œuvre entre toutes, pratique et bien organisée est l'Œuvre de la LUMIÈRE DES MUTILÉS créée sous la présidence d'Honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique, et dont le Comité de Patronage réunit les noms de M. Edouard Herriot, sénateur, maire de Lyon ; de M. le Général Mallette, Président de l'Association nationale des Mutilés, de M. Lapie, Directeur de l'Enseignement primaire, de M. Lefebvre, Directeur de l'Enseignement primaire de la Seine et d'un grand nombre d'autres personnalités importantes.

Le siège de l'Œuvre est, 10, avenue de La Motte-Picquet, Paris.

Quant à son but et à ses moyens, les voici expliqués par l'Œuvre elle-même :

« Nos cours inaugurés le 8 Janvier der-

nier, 51, rue Blanche, ont pour objet de développer l'instruction de tous nos élèves, de mettre à profit cette période préparatoire pour discerner leurs propres aptitudes, les diriger sans tâtonnements vers la carrière pour laquelle ils montrent le plus de dispositions et leur permettre, après la guerre, de lutter efficacement contre l'empêchement économique dont les Austro-Allemands menaçaient le monde.

Les uns, doués d'une véritable vocation que les nécessités de la vie avaient contrariée, sont préparés à l'Enseignement; les autres capables d'initiative et de facilités à s'assimiler les langues vivantes sont orientés vers la direction, la gérance, le secrétariat des grands hôtels; d'autres, enfin, suivant leurs goûts ou leurs désirs sont mis en possession d'un bagage de connaissances pratiques leur permettant d'entrer dans les Administrations, Postes, Banques, Industrie, Commerce, etc. Quelques-uns deviendront des chefs de petite ou de grande exploitation agricole, d'autres se feront représentants de Commerce et pourront s'établir aux Colonies.

Dans ces vœux multiples nous sommes assurés de leur trouver des emplois avantageux par la collaboration précieuse et sympathique des Œuvres qui déjà s'occupent des Mutilés et par la bienveillance générale des chefs et directeurs d'hôtels, de maisons de commerce et d'industrie.

Chacun suivant ses possibilités peut nous secourir. Celui qui n'a que sa bonne volonté à nous consacrer peut nous l'offrir de maintes manières :

1°. — En nous envoyant les adresses de personnes capables de s'intéresser à notre Œuvre;

2°. — En s'en faisant le propagandiste auprès des premiers intéressés :

a) les Mutilés, les Réformés, les blessés inoccupés dans les hôpitaux et auxquels trop souvent pèse la longueur des jours et des mois d'inaction;

b) les Militaires mobilisés, soit loin ou près du front, soit dans les dépôts et qui, ayant des loisirs, peuvent utilement par leur travail prévoyant, contribuer à devenir des éléments actifs de la reconstitution économique de notre grand pays.

En ce moment l'économie et le gaspillage sont désastreux pour la Patrie qui a besoin de l'énergie et de la volonté de tous pour réparer ses maux dans la mesure du possible.

Viendront à nous également les professeurs, institutrices, instituteurs, spécialistes de tout genre qui, en assurant chaque semaine une heure ou deux d'enseignement à leur choix, formeront des élèves prêts à affronter victorieusement la grande bataille économique, qui sera àpre au lendemain de la guerre. D'autres s'offriront à corriger des travaux par correspondance, ou bien, faciliteront notre tâche par leur contribution pécuniaire, ou par des dons de livres, de fournitures scolaires ou de bureau dont nous avons besoin.

Les Mutilés sont venus à nous nombreux, très assidus et très reconnaissants.

Que chacun nous aide dans sa sphère et en peu de temps, même pendant la Guerre, nous aurons doté la France d'une organisation capable de mettre en valeur des aptitudes jusqu'alors ignorées, et de les diriger utilement dans la voie qui leur convient, pour le plus grand bien de la lutte économique qui suivra la victoire.

Les résultats obtenus par la *Lumière des Mutilés* sont déjà importants et, entre autres choses, ce n'est pas sans une juste fierté que l'Œuvre « se fait un plaisir d'informer ses élèves et nombreux amis que les cinq candidats présentés ont passé

avec succès l'examen du *Brevet élémentaire*. »

Naturellement les cours de l'Œuvre sont gratuits. Il y a des cours oraux et des cours par correspondance.

Depuis plusieurs mois déjà, Mademoiselle *Henriette Meyer*, secrétaire générale et âme même de la *Lumière des Mutilés* nous invitait à aller la voir lors d'une de nos permissions. Nous y sommes allés et nous sommes allés aussi, 51, rue Blanche où ont lieu les cours.

Mademoiselle *Henriette Meyer* était en convalescence d'une maladie qui n'était autre qu'un excès de travail, et à voir comment elle menait cette convalescence, nous avons pu comprendre comment elle avait pu tomber malade. Étendue, en effet, sur une chaise longue, enveloppée de couvertures et de fichus, la figure pâle et la voix faible, mais les yeux vifs, elle donnait sans cesse des ordres à ses secrétaires, collaboratrices et amies qui travaillaient à une table près d'elle. Elle dictait une lettre, elle recommandait de ne pas oublier d'envoyer un mot à un petit soldat des pays envahis, elle faisait noter un changement dans l'heure des cours, s'occupait de tous les détails, réglait tout, organisait tout. Et l'après-midi, nous l'avons retrouvée au cours rue Blanche où elle était venue malgré son état, tout voir, tout diriger, remercier les professeurs, leur donner des indications, dire aux mutilés qui étudiaient là, bien sagement, des paroles amies. Mademoiselle *Henriette Meyer* est une brave Française, n'est-ce pas, les gars ?

Nous avons assisté à une leçon et vu tout le dévouement des maîtres, toute la bonne volonté des élèves.

L'enseignement était donné avec compétence et intelligence, de la manière la plus simple, la plus directe, la plus pratique.

Il y avait là des mutilés qui déjà savaient parler anglais, mais qui voulaient le mieux parler encore et surtout connaître les termes commerciaux qui pouvaient leur être utiles.

Le professeur disait une phrase en anglais, les élèves devaient la répéter mais en se servant d'autres mots.

Madame Mitchell faisait le cours d'anglais. On voyait parfois passer actives et dévouées *Madame Mallard*, la déléguée au placement et trésorière de l'Œuvre, et *Mademoiselle Meinier*, secrétaire de *Mademoiselle Meyer*.

Nous avons pu à un moment de repos parler avec nos camarades mutilés et, en nous disant simplement leur nom, leur état et leurs blessures, ils nous disaient, tout l'histoire de la guerre.

C'était *Bouchu*, amputé du bras droit, ancien fusilier-marin du 2^e régiment blessé à Dixmude et, dans la vie civile, comptable à la Société Générale; *Léon Faurial* du 22^e d'infanterie blessé à *Foucaucourt*, fracture d'une jambe, dans la vie civile employé de la maison *Révillon*; *Chelet*, breton ancien soldat du 174^e, blessé à *Douaumont*, sept éclats de grenade dans le poulmon qui en est resté atrophié (il y a de quoi) et qui dans la vie civile est cou-

vreur à la maison Turenne, rue de Rocroy. (réunissant en cette adresse deux rudes gloires militaires dignes de nos poilus) et d'autres amputés, blessés des *Eparges*, de *Verdun*, de la *Champagne*, de la *Somme* de l'*Yser*.

À côté du cours de perfectionnement est un cours élémentaire d'anglais commercial dirigé par *M. G. Langelaan* et où sont un grand nombre de mutilés qui viennent de *St-Maurice*.

Mademoiselle Henriette Meyer s'occupe en ce moment d'obtenir pour ses élèves de *St-Maurice* une indemnité de déplacement, car ces pauvres soldats doivent venir de loin pour assister aux cours et sont obligés de payer leur repas à leurs frais, peut-être les plus pauvres doivent-ils singulièrement le restreindre.

La sympathique et dévouée Secrétaire Générale de la *Lumière des Mutilés* nous confie quelques-uns de ses espoirs et de ses projets.

Elle pense particulièrement en ce moment aux mutilés sans bras et voudrait leur faire réserver les emplois de guides dans les musées. Elle a beaucoup d'autres idées pour le bien de nos braves camarades.

Donc, il faut féliciter et remercier de tout cœur l'Œuvre de la *Lumière des Mutilés* et ne pas manquer, pour nous ou pour nos camarades, de nous adresser à elle.



LES REMERCIEMENTS DE GUIGNOL

Notre excellent ami, Gaston Cony dont nous avons dit dans notre dernier *ECHO DES GOURBIS* la belle œuvre du *Guignol de Guerre*, nous envoie en remerciement les jolies lignes et les beaux vers ci-dessous, qui nous touchent beaucoup et dont nous lui disons toute notre gratitude en le priant d'embrasser pour nous tout son gentil petit monde de gosses :

« Mon cher ami,

Je réponds à vos affectueuses lettres en vous accusant réception des 1.000 exemplaires de *L'Écho des Gourbis* qui m'ont été apportés.

Inutile de vous dire combien j'ai de plaisir en distribuant à mes jeunes auditeurs votre journal !... Et les enfants sont heureux et fiers de voir qu'un journal de la « vraie guerre » parle aussi élogieusement de Guignol, leur héros favori qui représente un peu leur papa absent.

Pour vous remercier je viens de griffonner quelques vers :

« Cher, ami je reçois les « Écho des Gourbis »
Que vous m'envoyez pour les enfants de Paris.
Ils feront mille heureux et moi-même j'éprouve
En vous lisant un bien grand bonheur car je trouve



VIVE LA FRANCE!

UN MONUMENT AUX JOURNALISTES DU FRONT

FRANÇAIS & ALLIÉS

Morts au Champ d'Honneur

Voici près d'un an, Léon RODIER, directeur de *L'Echo du Boqueteau* est mort au Champ d'Honneur, en Alsace. *L'Echo du Boqueteau* annonçait dans un de ses numéros la fin glorieuse de son directeur, et *L'Echo des Gourbis*, reproduisant ces lignes, émettait l'idée d'élever un monument à la mémoire de Léon RODIER. Notre camarade et ami de *Maisoncelle*, directeur de *L'Echo des Guitounes*, en envoyant son adhésion à cette idée, proposait d'élever un monument à tous les journalistes du front français et alliés morts au Champ d'Honneur.

C'est ainsi qu'est né le projet du monument que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs et amis.

Beaucoup des nôtres sont déjà tombés à l'ennemi. *L'Echo du Boqueteau*, lui seul, ainsi que nous l'a écrit dans des lettres touchantes A. BODON, son excellent et sympathique directeur, grièvement blessé lui-même, a perdu six de ses collaborateurs.

Nous voudrions conserver, dans un même pieux souvenir, la mémoire de ceux des nôtres qui sont tombés pour la Patrie et réunir dans cette œuvre fraternelle les adhésions des journaux du front, français et alliés.

Nous faisons appel à tous les journalistes et anciens journalistes du front.

C'est à nous tous qu'il convient en effet, de conserver la gloire de nos héros.

Au milieu de la grande famille du front, la presse des tranchées est une petite famille unie dans la même pensée et la même œuvre. Il règne entre nous une fraternité affectueuse, et jamais aucun des nôtres n'a fait en vain appel à ses camarades. Bien au contraire, c'est toujours avec enthousiasme que nous nous sommes entr'aides autant que nous avons pu. Nous savons que chacun de nous fait son devoir de tout son cœur, que chaque journal a ses mérites parfois fort grands et que nous lui devons notre amitié et notre reconnaissance.

Combien de journaux du front malgré toutes les difficultés, dans leurs guitounes et leurs gourbis, parfois au fond de leur sappe, ont su exister, paraître, répandre la bonne et joyeuse parole, les mots d'espoir et de vaillance, être l'expression même et le réconfort du soldat!

Il faut maintenant nous semble-t-il, nous unir tous, petits journaux du front, de toutes les armes et de tous les pays alliés, pour rendre hommage à ceux qui après avoir élevé dans la bataille la voix de la foi patriotique et le rire vaillant, sont tombés dans un de ces combats dont ils furent les chanteurs et les héros.

Nous voudrions élever à la place où serait tombé un des nôtres, un monument à tous les nôtres.

Ce monument serait simple, car il y a tant de gloires et tant d'héroïsmes à célébrer dans cette guerre qu'il ne conviendrait pas de donner une trop grande importance à quelques uns de ceux qui sont tombés.

Ce sera simplement, comme nous le disons plus haut, un souvenir de la petite famille des journaux du front à ceux qu'elle a perdus.

Nous savons tous, et par expérience personnelle hélas, que les journaux du front ne sont pas riches. Disons la vérité nous sommes tous dans une très sensationnelle purée et ce n'est pas un petit mérite d'exister malgré cet inconvénient. Aussi ne demandons nous à nos camarades que leur adhésion, les souscriptions étant absolument facultatives.

Nous publierons séparément et pas en même temps, les listes d'adhésions et les listes de souscriptions, ceci afin de ne pas gêner les journaux du front qui, envoyant leur adhésion, ne pourront souscrire.

Nous espérons cependant arriver à réunir les fonds nécessaires. Déjà beaucoup de journaux du front, d'associations de presse, de grands journaux de l'Entente nous ont spontanément offert et donné leur précieux concours. Nous publierons bientôt leurs lettres.

Avec l'argent que nous aurons de reste (nous ne doutons de rien) nous publierons un volume qui donnera la biographie et quelques œuvres de nos morts et qui sera offert aux familles, à la presse, aux journaux du front et à leurs amis.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos camarades que MOREAU-VAUTHIER, le sculpteur célèbre et ROGER KOHN, architecte du plus grand talent, tous deux soldats du front, ont bien voulu se charger de faire gracieusement la maquette de notre monument.

Nous leur en disons ici, au nom de nous tous, notre plus vive gratitude.

Nous remercions aussi bien sincèrement Monsieur le Payeur principal FRANCÈS, qui a bien voulu accepter d'être notre trésorier.

Et nous disons notre reconnaissance à notre ami, le délicat et émouvant artiste LOUIS ICART qui, du front italien où il est en ce moment, nous a envoyé le beau dessin que nous publions ci-contre.

Les adhésions peuvent être envoyées, dès maintenant, à L'Écho des Gourbis, Secteur 5, à L'Écho des Guitounes, Secteur 152, à L'Écho du Boqueteau, Secteur 179 et à tous les Journaux du Front adhérents à l'idée du monument. Les souscriptions doivent être envoyées à Monsieur Francès, Payeur Principal, Secteur 152, qui en donnera reçu.

Votre article charmant. Tous mes petits pantins
Pour vous complimenter se joignent aux bambins
Et mon Guignol-Poilu grisé par tant de charmes
Épaule sa trique et vous présente les armées !...
Gaston CONY.

Président Fondateur de Nos Marionnettes.

POUR LIRE AU FRONT

LA CHANSON DU POILU

Jouve, éditeur, Paris.

Le sergent Albert FLORY qui vient d'être blessé et qui est en ce moment dans un hôpital de Rouen a publié une toute petite brochure : LA CHANSON DU POILU qui, n'ayant guère qu'une trentaine de pages, contient, pourtant, peut-être, les plus nobles, les plus harmonieuses, les plus émouvantes poésies qu'un poilu ait écrites.

Dans une courte préface il dédie ses vers à ses camarades :

« Si tu es un de ceux là qui se battent,
ô poilu mon frère, communions dans
notre douleur, dans notre foi, dans notre
gloire... »

Il faudrait citer et récrire toutes les pièces, poèmes d'amour et de vaillance, de tendresse et de pitié, de grandeur et de patriotisme : *La communion dans la lune*. — *A la Vénus de Milo* (La patronne de tous les pauvres mutilés). *En défilant devant la statue de Jean de La Fontaine*. — *Stances à la marquise de Sévigné* (Jamais on n'aima tant les lettres depuis vous). — *Le cri* (Le premier mot de l'homme et le dernier : maman). — *A Cambrome* (Nous le leur cracherons comme tu nous l'appris, en luttant comme toi jusqu'au bout, ô Cambrome !) — *Garde à vous* (Une âme toute droite en un corps rectiligne !) — Le poignant poème : *Les cendres de Jeanne d'Arc* — et enfin celui que voici :

L'ASCENSION

Les visages joyeux ont pris un air austère
Depuis que le sergent a dit avec mystère
Deux simples mots, les mots fatals que l'on attend
Et qui sont la surprise éternelle pourtant.
Car à l'oubli de ses malheurs notre âme est prompte.
— Qu'a-t-il dit, le sergent ? — Deux simples mots
Et, d'un seul coup, il pénètre dans les esprits
Je ne sais quoi de solennel. Nil n'eût compris,
En dehors des soldats, ce mystérieux langage.
O civils, les poilus ne sont pas de votre âge ;
Ils disent simplement leur grandeur en deux mots :
Et, dédaignant la presse et les flatteurs propos
Avec ces mots naïfs, surnaturels, étranges,
Ils se font, sans jamais s'en douter, leurs louanges !

Donc, on monte. Ce soir notre repos prend fin.
Cù va-t-on quand on monte ? On va vers son destin,
Si magnifiquement que, seule, la légende
Pourrait faire entrevoir une grandeur si ravine.
On monte en descendant dans les mornes ravins
Verdun, comme on monta Victoire, quand tu vins
Resplendir en nos cours et dans l'eau de la Marne.
Que l'on barre la route au Boche qui s'acharne
On bien qu'on le harcèle en un constant effort
Des ballons alsaciens jusqu'aux dunes du Nord.
On monte. Nous montons quand, aux hordes infâmes
Nous criions : *Halle-là !* sur le chemin des Dames.
Depuis plus de trois ans, jamais nous n'arrêtons ;
Sous la pluie et la neige et le froid, nous montons.
De la plaine à la mer, du val à la montagne,
Dans ton ardeur, Artois, dans ta crête, ô Champagne
Dans tes forêts, Arzonne, et dans ton onde, Yser,
On a monté, partout où nous avons souffert.
Partout où nous mêlons nos clamours et nos râles
Au rythme des obus, comme au rythme des balles,
Nous montons !

Tel ce soir tu monteras encore
Splendide fantassin. Dans la hurle à la mort,
Tu vas renouveler ton sanglant sacrifice,
Monte une fois de plus, de supplice en supplice.
En attendant le jour de ton obscur trépas,
O grand martyr, jusqu'où ne monteras-tu pas ?

Albert FLORY.
28^e d'infanterie.

VIVE LA POLOGNE !

C'est un vieux cri du pays de France.
Il est plus que jamais d'actualité.
Il faut que la Pologne vive. Les Polonais
savent que dans les âmes françaises, ils ont
été avant la guerre de 1870 quelque chose
comme l'Alsace-Lorraine des nations.

Maintenant même, tout de suite après la
grande revendication de nos Provinces du
Rhin et de la reconstitution intégrale de la
Belgique et des pays alliés, vient la nécessité
de faire revivre la chevaleresque Pologne,
cette autre France.

Les Polonais savent si bien cela qu'ils
sont venus en grand nombre dans nos rangs
combattre pour eux et pour nous.

Beaucoup sont morts.
Mais ils sont tombés dans la poignante
vision que Dieu et la France étaient près
d'eux, enfin.

Nous recevons aujourd'hui quelques notes
que le grand peintre polonais VLADIMIR
DE TERLIKOWSKI, auteur de si vibrants paysages
et de si admirables portraits, nous envoie
sur son frère :

STEFAN DE TERLIKOWSKI

engagé volontaire de la France et mort pour
elle.

Nous sommes heureux de reproduire ces
lignes et de nous associer à ce fraternel et
touchant hommage.

« Stefan, de TERLIKOWSKI est né à
Varsovie. Il a fait ses études supérieures
en Pologne. Il a été ensuite envoyé à
Genève pour finir la chimie organique.
Poussé par une force, il abandonnait
tout et partait à Munich à l'Académie.

« Peu de temps après, il vient à Paris
et se fait remarquer par son talent ori-
ginal, comme caricaturiste. En Angleterre,
il expose beaucoup et la presse anglaise
qualifie ses dessins de géniaux.

« Il participe à diverses expositions
d'humoristes, rue de la Boétie.

« En 1914, comme la guerre éclatait
il s'engage avec les autres polonais pour
servir la France.

« Au bout de trois mois il est nommé
caporal. Ses supérieurs disaient qu'il
aurait une brillante carrière militaire.
Mais hélas à l'assaut de Notre-Dame de
Lorette, brave comme un vrai polonais,
il a passé avec ses camarades la tranchée
des ennemis et se battant corps à corps
comme un lion, il a été grièvement blessé.
Ensuite, fait prisonnier, il est mort au
bout de huit jours, à l'hôpital de Douai.

« Tous ses camarades et la famille
pleurent.

« Comme officiellement on prévenait
son père de sa mort glorieuse, celui-ci
a répondu à l'employé : « *Pauvre Stéfan !...
Seule consolation que nous avons, qu'il
est mort pour la France, la seconde Patrie
des Polonais, pour la cause la plus noble
du monde, pour la Liberté.* »

« Cette France si hospitalière pour nous,
nous savons l'aimer et nous savons
mourir pour la cause commune. »

Malgré son âge et le mauvais état de sa
santé, Vladimir de TERLIKOWSKI a voulu
s'engager pour venger son frère mais tous les
conseils de révision, pourtant assez peu dif-
ficiles en de tels cas, ont refusé de l'accepter.

JOURNAUX DU FRONT

TACA TAC TEUF TEUF

Un bon placement

Après une année d'existence, il convient
que *Tacatacteuftuif* publie son bilan, ne
serait-ce que pour se conformer à la loi
sur les bénéfices de guerre.

On verra par cette simple lecture, com-
bien la vie des pauvres journaux du front
est précaire et quelle grande indulgence
doivent avoir leurs lecteurs et leurs abonnés,
non seulement pour des imperfections
inévitables, mais surtout pour une irrégu-
larité devenue chronique et dont nos
souveis matériels sont la seule cause.

Pour l'année 1917 nos dépenses s'établissent ainsi :

Impression et papier.....	Fr. 1812
Clichés.....	695
Divers.....	57 15
Total.....	Fr. 2564 15

Dans le même temps nos recettes ont été :

Abonnements et dons.....	Fr. 820
Vente dans les groupes.....	200
Publicité.....	350
Encouragements officiels.....	..
Total.....	Fr. 1370

Notre bilan s'établit donc en fin d'année par un
déficit de 1 194 fr. 15 que nous comblons par notre
apport personnel ce qui est la plus simple et la plus
rapide manière de rétablir notre équilibre.

Et... nous continuons, dût notre administra-
tion être tentée d'aller piquer une tête dans les
barbelés...

Tacatacteuftuif a rudement raison. Et
nous en sommes tous là !

□ □ □ □

L'ÉCHO DU BOQUETEAU

Echo ! nymphe divine, âme mystérieuse
Des boqueteaux déserts et des vallons glacés,
Toi qu'effeuve en passant la brise furieuse
Pleine du glas des morts et du cri des blessés.

Nous voulons saluer pour une fois encore
Ton ombre fugitive et ton refrain charmeur
Au seuil du nouvel an dont l'aube est près d'éclorer
Et dont grandit déjà l'imprécise rumeur.

La guerre autour de nous poursuit ses hécatombes,
Les ossements épars encombrant les sous bois...
Et comme des hiboux vivant au fond des tombes
Nous envions ici les Celtes d'autrefois.

Seule depuis trois ans ta voix berce nos rêves,
Calmé notre tristesse en ce sombre décor
Et charme notre exil dans les heures trop brèves
Où l'on peut oublier que l'on vit dans la mort...

Depuis trois ans, parmi la clameur des tempêtes,
Le fracas de la lutte et l'effroi lourd et noir
De l'immense charnier, seule tu nous répètes
L'hymne réconfortant de courage et d'espoir.

Sous le givre lugubre et la neige livide,
Tu viens poétiser de ton rythme berceur
L'horizon désolé qui sans toi serait vide,
Et qui, par toi, s'empli d'une exquise douceur.

Perdu dans l'infini sinistre et grandiose
De l'éternelle nuit couvrant notre chemin
Dans ce monde irréel taciturne et morose
Qui ressemble aux enfers et n'a plus rien d'humain.

Nous n'avons plus que toi sous le ciel sombre et rude
Pour adoucir l'horreur d'un âge trop fameux,
Et pour nous apporter en notre solitude
L'écho des jours enfuis dans les lointains brumeux.

Nous n'avons plus que toi, Muse victorieuse,
Tu surviv, immuable, aux peuples dispersés,
Echo ! nymphe divine, âme mystérieuse
Des boqueteaux déserts et des vallons glacés.

Albert BOUDON.
Directeur de L'ÉCHO DU BOQUETEAU.

L'ÉCHO DES GUITOUNES

Serments éternels

Un poilu très épris va rendre visite à sa Marraine.

Tout en l'accueillant fort bien, celle-ci, se montre très réservée : elle sait les hommes si volages !

L'attaque brusquée ayant échoué et l'adversaire se tenant sur la défensive, un siège en règle s'impose.

— Mais je vous aimerai toujours dit le filleul.

— Toujours, répond la prudente enfant, qu'entendez-vous par là ?

— Aussi longtemps que sur terre fleuriront les roses et qu'embaumeront les lilas, aussi longtemps qu'il y aura des fleurs pour s'épanouir et des femmes pour les cueillir.

— Ce n'est pas assez.

— Aussi longtemps que luira le soleil et que scintilleront les étoiles.

— Ce n'est pas assez.

— Autant d'années que nos Honorables ont voté d'amendements et prononcé de discours durant les cinq dernières législatures.

— « La Marraine ébranlée » : Ah !...

— Aussi longtemps que dureront les contributions.

— « La Marraine troublée » : Oh !

— Oui, oui, Marraine, éternellement, jusqu'à la fin de la guerre !

La Marraine convaincue, se laissant choir dans les bras du filleul : « Prenez-moi, je suis à vous ! »

**

L'ÉCHO DU BOYAU

Vœux de L'ÉCHO DU BOYAU à ses lecteurs :

Une nouvelle année surgit — des espoirs se renouvellent — des vœux s'imposent. L'Écho du Boyau souhaite à ses lecteurs pour 1918 :

L'heureuse issue de la Grande Guerre.

Les quatre enfants réglementaires.

Le filon pépère.

La panne au coche du grand voyage.

Les femmes fidèles.

Le pinard abondant.

La fine, fine blessure.

La marraine généreuse et jolie que les aviateurs jeunes, élégants, décorés, ayant le spleen n'aient pas encore accaparée.

La paix... après la victoire.

L'Écho du Boyau.

Échos et Nouvelles du Front

L'Accident

Un jeune soldat, trop vaillant à l'assaut, a eu des aventures avec une jeune fille d'un village où il allait au repos et où il s'est pourtant si peu reposé que bientôt va naître un petit français, fils du jeune poilu.

Le colonel fait appeler le délinquant et un peu tard hélas ! lui fait une sérieuse leçon de morale.

L'autre baisse la tête.

— Qu'est-ce que vous êtes à votre compagnie ?... Vous avez un emploi ?...

— Mon colonel, je suis homme de liaison.

— De liaison !... de liaison fait l'officier en levant les bras au ciel, vous me la fichez bonne mon garçon !... Vous êtes homme de liaison, c'est tout de même pas une raison suffisante !

**

« Halte-là où je fais feu ! »

Il venait de tuer un beau perdreau.

Arrive l'adjudant :

— Vous avez chassé, vous ne savez pas que c'est formellement interdit !

— Mon adjudant j'étais là, j'entends du bruit du côté des fils de fer. Je crie « Halte-là où je fais feu ». Il avance. Je lui ai fichu un coup de fusil.

— Ah ! très bien, mon garçon c'est différent. Du moment qu'il n'a pas donné le mot vous avez fait votre devoir. Vous n'avez pas dû crier « Halte-là » assez fort. Ça n'y fait rien. Donnez le perdreau. Je vais le montrer au colonel et vous proposer pour la Croix de guerre.

Le poilu n'a pas eu la Croix de guerre, mais l'adjudant a peut-être mangé le perdreau.

**

Soleil, tu n'as pas ton pareil

Il est du Midi, du vrai, du seul Midi, le sien. Il nous parle du soleil comme s'il nous le prêtait. Il nous a sorti celle-là :

— Quoi ton soleil, ton soleil ? nous savons ce que c'est aussi bien que toi mon vieux, lui dit un poilu.

— C'est pas vrai. Je le connais mieux que vous autres je pense.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Eh ! parce que le soleil c'est mon compatriote !

**

La reconnaissance d'Henri

On l'appelle Henri. Il a bien un nom, mais ça n'y fait rien, lui, c'est Henri. Il chante, c'est-à-dire qu'il gueule comme un âne. C'est un gas du Nord, petit, sec, actif. Il ne plaisante pas avec le service. Il ne plaisante pas non plus avec le déjeuner. Il est affligé d'un appétit qui est une vraie calamité.

— Ça va l'appétit Henri ?

— Ah ! bon Dieu, j'avalerai un veau ! fait-il la bouche pleine en roulant des yeux désolés et furibonds et avec une conviction qui vous donne la foi.

Son caporal qui a bon cœur et modeste appétit donne souvent à Henri une moitié de boule.

Henri est reconnaissant.

Voici comment il a, dernièrement, exprimé sa gratitude à son caporal.

— On peut le dire caporal, vous au moins vous êtes pas comme les cochons gras qui se foutent des cochons maigres !

**

Les Proverbes définitifs

En toutes choses il faut considérer la soif.

CHANSONS

ET

MONOLOGUES de POILUS

A HINDENBOURG

Cochon de la C. H. R. 131^e tué dans les tranchées de l'Argonne.

En souvenir d'un ventre reconnaissant.

J. D.

Tout grassouillet, rose, bien rond,
Il était un petit cochon
Les yeux percés en trou de vrille
Cherchant le gland sous la brindille.
Il avait parfois l'air rêveur
Mais c'était un cochon sans peur !
Il était un petit cochon
Qu'avait la queue en tire-bouchon.

Il avait un nom de cochon,
Car Hindenbourg était son nom.
On l'appelait. Il semblait dire :
« Moi ! Hindenbourg, vous voulez rire
Je suis un cochon, ça c'est vrai,
Mais je suis un cochon français !
Il était un petit cochon
Qu'avait la queue en tire-bouchon.

C'était un cochon de poilu,
Un poilu de cochon dodu,
Cochon sans peur et sans reproches
Qu'était venu narguer les Boches,
Faisant son devoir lui aussi,
Brave cochon du bois d'...zy.
Il était un petit cochon
Qu'avait la queue en tire-bouchon.

Soyeux, ventru, tout rondouillard,
C'était un sage, pas paillard,
Reniant le baiser de la truie.
L'amour ne connut pas sa vie.
Ascète gras mais valeureux
Il était pourtant ambitieux.
Il était un petit cochon
Qu'avait la queue en tire-bouchon,

Ambitieux oui, car son désir
Le plus ardent, c'était mourir
Pour la Patrie ! O porc stoïque
Porcin de l'épopée tragique,
Te sacrifier tu voulus
A l'holocauste du poilu.
Il était un petit cochon
Qu'avait la queue en tire-bouchon.

Il mourut face à l'ennemi,
Au milieu de tous ses amis,
Son dernier grognement suprême
Semblait dire à tous : « Je vous aime. »
Et c'est en brave qu'il mourut
Quoique, cochon, en vrai poilu.

Sa mort fit du bruit, car là-bas
Les Boches crièrent : « Werda ! :
A quoi pour que rien ne se perde
L'écho français répondit m...
L'âme du cochon s'évanouit
Et s'envola au Paradis
Vers St-Antoine son patron
Avec sa queue en tire-bouchon. (1)

ENVOI

Pâtés, andouilles, boudins ronds
Saucisses, côtes, et gratons,
Jambonneaux, tripes et tripaillies
Qui vous moquez de la mitraille,
Venez vers nous cet An nouveau,
O cochonnaile ! Jusqu'au Ciel
Nous reverrons le p'tit cochon
Qui n'a plus d'queue en tire-bouchon.

Caporal, J. DURANTY.
131^e Territorial.

(1) Il s'agit du cochon.

L'Imprimeur-Gérant : JEAN CAZES.

Imprimerie spéciale de L'Écho des Gourbis. — 26.738